

CENDRINE SENTERRE

Pour Girafes seulement



ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

CATHERINE DESMARAIS



★ — ♥ — ★ — ♥ — ★
PROLOGUE
★ — ♥ — ★ — ♥ — ★

J'ai toujours pensé que la règle, c'était que le divorce doit survenir quand les enfants sont encore au primaire – ou au biberon, dans le cas de Camille. J'ai aussi toujours cru que les divorces sont précédés de séances intensives de noms criés à tue-tête et d'objets lancés contre les murs. Mais non. C'est juste que, à quinze ans, je pensais m'en être sauvée.

Mais ce qui devait arriver arriva. Un jour, mes parents en ont eu assez de ne pas pouvoir participer activement aux discussions avec leurs couples d'amis séparés puis remis en couple. Mon père n'avait rien à dire au sujet des pensions alimentaires trop élevées et ma mère se sentait mise à l'écart de l'énumération interminable des meubles obtenus par d'autres dans le partage des biens. Mes parents peuvent bien me reprocher

de m'habiller exactement comme mes amies : ils sont les premiers à avoir fait comme tout le monde. Mais, même si je vis dans un univers où faire comme tout le monde est la seule façon de faire, je n'avais pas vu venir la séparation de mes parents.

En effet, ils ne se chicanaient jamais, sauf à cause des cigarettes de ma mère et du budget. Bon... peut-être qu'ils se chicanaient un peu, mais ils ne se criaient jamais après. Avec le recul, je réalise qu'ils ne s'embrassaient jamais non plus. Et, Dieu merci, je ne les ai jamais entendus faire l'amour. Mais, moi, je pensais que c'était normal, de cesser toute activité amoureuse après le mariage. « — Jurez-vous d'aimer votre femme, de la respecter et de la protéger, de lui rester fidèle et d'entrer avec elle dans une routine abrutissante jusqu'à ce que l'ennui vous sépare? — Oui, je le jure. — Vous pouvez embrasser la mariée. Pour la dernière fois! »

En tout cas, c'est ce que je croyais en voyant mon père concentré sur le baseball pendant des heures le dimanche après-midi, tandis que ma mère regardait sécher son vernis trop rouge en parlant au téléphone avec ses copines esthéticiennes. Ennuyeux. C'est le seul mot que je trouve pour décrire mes parents.

Un soir, je suis rentrée un peu après l'heure de mon couvre-feu, comme d'habitude. Mes parents sont très, très drôles : ils m'imposent un couvre-feu, mais ils ne vérifient jamais si je le respecte, puisque tous les deux sont couchés depuis neuf heures. Ennuyeux, disais-je? Mais, l'important,

c'est qu'ils aient l'impression d'avoir fait leur travail de parent. Tu parles !

Je ne m'étais fait prendre qu'une seule fois jusqu'à ce soir-là, ce qui m'avait valu une semaine sans Internet. Et, non, je ne peux pas accéder à Internet par mon cellulaire, puisque je n'en ai pas. Mes parents n'ont pas beaucoup d'argent. Je vais dans une école privée pour les aider à avoir l'air à l'aise devant leurs amis, mais nous mangeons des patates et de la viande hachée dans de la sauce brune trois fois par semaine.

Un soir, donc, je suis rentrée un peu trop tard. Bon... beaucoup trop tard, je l'avoue. Et j'ai entendu du bruit. Pendant une microseconde, je me suis dit que c'était mon frère. Mais je me suis vite rappelé que c'était impossible, puisqu'il vit maintenant à Montréal avec son soi-disant coloc. Je dois vous avertir que je suis un brin paranoïaque. Aussi, convaincue qu'il s'agissait d'un meurtrier, j'ai ouvert un tiroir et empoigné le premier couteau qui m'est tombé sous la main. Après avoir difficilement mis un frein à mes palpitations cardiaques, j'ai réussi à me diriger vers le salon. C'est là que j'ai vu mes parents. Ils faisaient des boîtes... en riant. J'avais oublié qu'ils avaient la capacité motrice et émotionnelle de se livrer à cette activité. Je parle du rire, pas des boîtes.

— Allo ! Vous faites quoi, là ? ai-je dit en tenant toujours mon couteau à rôti électrique.

Vous aurez compris que c'est le couteau qui était électrique, pas le rôti.

— Ah, bonsoir, ma chouette ! s'est exclamée ma mère.

Voulez-vous bien me dire comment le mot «chouette», qui désigne un gros oiseau ayant l'air perpétuellement en maudit, est un mot d'amour?

— Tu viens nous aider à faire des boîtes? Hé! je garde le couteau à rôti! a-t-elle soudain lancé à mon père sur le ton de la victoire.

— Ben, là! c'est jamais toi qui fais le rôti, c'est moi! a objecté mon père.

— C'est toujours moi qui le découpe!

— Tu vas avoir quoi à découper, si je suis pas là pour te faire un rôti, hein?

Pendant un instant, j'ai été tellement heureuse de ne pas me faire reprocher l'heure de mon arrivée que je me suis sentie prête à faire un nombre incalculable de boîtes. Mais je me suis vite ressaisie.

— Pourquoi vous faites des boîtes? Et pourquoi tu seras pas là pour faire du rôti, papa? On déménage, c'est ça? Je veux pas changer d'école, c'est compris? Ah non! On déménage dans une autre ville, c'est ça! C'est ça?

— Calme-toi, ma chouette, pour l'amour! m'a rassurée joyeusement ma mère, étrangement encore maquillée à cette heure-là. Inquiète-toi pas, les appartements sont tout près d'ici!

— Les appartements?

— Ben oui... les appartements. Un pour ta mère et un pour moi, m'a annoncé mon père sur un ton de cou't-donc-t'es-donc-ben-pas-vite-toi.

C'est comme ça que je suis devenue la seule fille que je connais – et encore, je ne crois pas que je me connaisse tant que ça... – à avoir des

parents divorcés qui habitent le même triplex.
Une idée de ma mère.

— Notre divorce n’aura pas de répercussions
dommageables pour ton éducation, qu’elle a dit.

Depuis qu’ils sont séparés, ils s’entendent
mieux qu’avant. C’est tout juste s’ils ne proposent
pas d’emménager ensemble avec leur conjoint
respectif. Parce que, évidemment, ça n’a pas pris
trois mois qu’ils avaient tous les deux quelqu’un.
Et vous voulez savoir la meilleure ? Mon père sort
avec une collègue de ma mère ! Au lieu d’avoir
une esthéticienne dans ma vie, j’en ai deux ! Déjà
que ma mère me propose à peu près quinze
fois par année de me faire épiler les sourcils ! Je
ne peux pas croire que je risque de recevoir de
telles propositions masochistes en double. Si
j’avais une petite moustache, je ne dis pas, mais là
on parle de deux ou trois poils rebelles... ou bien
de vingt-deux ou vingt-trois. Presque rien, quoi !

Mais je voulais en venir au chum de ma mère.
Depuis mars, je vis avec quatre adultes. Pas
besoin d’être bon en math pour comprendre qu’il
y a un gros déséquilibre. Il y a mon père, vendeur
d’assurances – enfin, c’est son titre, mais il n’en
vend pas beaucoup ; ma mère et ma belle-mère,
esthéticiennes et amies ! et le chum de ma mère,
policier. Oui oui, vous avez bien lu : po-li-ci-er.

Il sera donc question ici d’une enquête poli-
cière. Non. Enfin, on en arrivera à une enquête
policrière, mais seulement après que le plus beau
gars de l’école se sera enfin intéressé à moi.

Sans blague ! Si vous vous attendez à ce genre
d’intrigue, vous pouvez tout de suite abandonner

vosre lecture et aller vous installer devant *Occupation double* avec un gros bol de chips. De toute façon, je ne vois pas comment le plus beau gars de l'école pourrait s'intéresser à moi, vu que je vais dans une école de filles. Hé oui ! ça existe encore. Et vous savez quoi ? C'est moi qui l'ai choisie. Ça, au moins, ça fait de moi quelqu'un d'unique. Je suis bien la seule à ne pas avoir écopé d'une inscription à l'école Sainte-Marguerite comme punition pour avoir fumé en cachette en sixième année.

Bon. Alors, pas d'histoire d'amour, ou peut-être un peu, et pas d'histoire de fille pas populaire qui devient populaire. Ou bien de fille pas bonne au volley qui devient bonne au volley. Ou encore de rivalité entre une pas-fine qui porte un lourd secret qui devient amie avec une trop-fine qui va rendre la pas-fine plus fine pendant que la trop-fine devient juste assez moins fine pour arrêter de se faire avoir par d'autres pas-fins. Non. C'est une histoire de... Mais si je commençais ?

1

* — ♥ — * — ♥ — *

DES SAUTERELLES ET DES GIRAFES

* — ♥ — * — ♥ — *

VENDREDI MATIN 2 MAI

Je me réveille avec des fragments de rêve collés à mes gros sourcils... Bon, OK, ils sont peut-être un peu gros, mes sourcils, mais j'ai peur de la pince, c'est plus fort que moi.

Mes inventions nocturnes me collent toujours toute la journée à la peau, car elles sont une partie très importante de ma réalité, trop, selon Florence. Plusieurs personnes, dont mes parents, bien sûr, disent sans rire des trucs d'une absurdité incroyable comme :

— À quoi j'ai rêvé? Mais je ne rêve pas, moi, ma chouette, je dors!

C'est impossible, le cerveau de tout le monde s'active durant le sommeil. Ce qu'ils veulent dire, c'est plutôt: « Mais je ne m'en souviens pas, moi,

ma chouette, je suis beaucoup trop occupé à penser à mes REER! »

Le rêve est un exutoire de l'inconscient, selon Freud, celui qui a inventé la psychanalyse. J'ai lu ça dans un livre que mon frère avait à lire en philo l'an dernier. Pourquoi j'ai lu un livre de cégep de mon frère? Parce que, premièrement, il traînait sur la table et que je lis tout ce qui traîne. Deuxièmement, comme je viens de le dire – il faut suivre, hein? –, les rêves prennent tellement de place dans ma vie qu'il est normal que je tente de les comprendre. Donc, un exutoire de l'inconscient. Autrement dit, c'est la façon que notre cerveau a trouvée pour évacuer les désirs, les peurs et les pensées qui sont trop choquants pour notre moi conscient. Je sais, je sais, c'est peut-être un peu complexe au premier abord, mais ce n'est pas si difficile à comprendre et, quand on sait ça, on peut comprendre un paquet de clowns qui vivent autour de nous. Sérieusement, je considère ceux qui disent ne pas rêver comme très, très ennuyeux.

En plus, si on considère que Freud a raison, le cerveau de ces personnes doit pulluler de désirs inavoués et de pulsions malsaines. J'aime mieux rêver et passer la moitié de la journée la tête ailleurs, à essayer de garder avec moi les bribes d'histoires que mon inconscient a pondues. Si je ne les avais pas, ma vie serait triste à mourir. Parce qu'après avoir franchi l'étape de s'en souvenir, il y a celle d'atteindre la conscience de rêver. Mais ce n'est pas le plus intéressant. Le niveau suivant, celui que je m'entraîne à atteindre, c'est

la maîtrise des songes. Certains grimpent dans la hiérarchie virtuelle des samourais au PlayStation ; moi, je gravis les échelons invisibles du monde onirique.

C'est là que ma double vie commence. Le jour, j'ai souvent l'impression d'être une spectatrice qui a eu des billets gratuits pour une représentation qui ne l'intéresse pas tant que ça et qui commence à cogner des clous avant l'entracte. Mais, la nuit, je m'emploie à changer le cours du spectacle. Et plus le nombre de représentations auxquelles j'assiste est grand, plus j'ai de l'emprise sur le scénario. Et plus j'ai de choses à raconter le jour. Bon, je tape un peu sur les nerfs de tout le monde avec mon maudit spectacle, mais, quand même, j'arrive à susciter l'attention le midi à la cafétéria quand personne n'a d'histoire d'amour impossible à raconter.

Ce matin, donc, en me rendant à l'école, je pense aux sauterelles géantes qui flottaient dans la piscine hors terre de mon ancienne maison dans mon rêve de la nuit passée. Elles étaient toutes molles et gluantes et elles s'agglutinaient autour de moi. Alors que j'étais horrifiée, mon père, lui, se faisait bronzer et me regardait me baigner avec un sourire d'imbécile heureux, sans rien remarquer. J'essaie de comprendre ce que les sauterelles signifient, ce contre quoi elles me mettent en garde, mon but ultime étant d'en arriver à faire des rêves prémonitoires. Je sais. De considérer que sa vie est plus excitante à cause du souvenir d'insectes géants évoqués durant la nuit, c'est un peu pathétique. C'est pourquoi, ce

matin, j'ai la folle envie qu'il se passe quelque chose d'excitant.

Parfois, je regrette presque d'avoir choisi une école non mixte. Je l'ai probablement fait parce que je pressentais ce que j'ai appris un peu plus tard : les relations entre filles sont très difficiles. S'il y avait des histoires de gars à travers ça, la vie serait un enfer. Ma vie serait un enfer. Je ne serais tout simplement pas capable de survivre. Je ne suis pas une guerrière. J'ai tellement peur des conflits que je serais prête à faire une retenue pour quelque chose que je n'ai pas fait ; ce n'est pas peu dire. Mais, bon, ça ne risque pas d'arriver. Je suis une étudiante modèle. Je ne le suis pas par vocation, plutôt par lâcheté. J'ai trop peur d'affronter mes sauterelles intérieures et de mettre mes culottes, ou plutôt ma jupe à carreaux aux genoux comme l'exige mon école. Je suis comme ça.

Je passe la porte de l'établissement en m'imaginant toutes sortes de scénarios farfelus, quand Jessifée arrive. Jessifée ! tu parles d'un nom ! On dirait un croisement entre un colley et une princesse. En plus, il est important de noter que ça se prononce, selon elle, Djes-si-fée. Oups ! Je me suis promis d'éviter le commérage, même si c'est le sport officiel de mon école de filles, avec le volleyball et l'anorexie. Mais il est difficile de ne faire aucun commentaire sur Jessifée. Vous allez voir, elle est grave.

— On dirait vraiment qu'il se passe quelque chose, me dit-elle en me regardant à travers son mascara en mottions avec un air tragique.

Il y a quelqu'un qui l'a invitée dans ma tête sans me le dire? Pourquoi, un matin sur deux, quand je passe la porte de l'école, c'est Jessifée qui m'accueille? Au moins, elle est divertissante. Chaque matin, elle a un truc qui cloche. Aujourd'hui, c'est la couleur de son rouge à lèvres. Saumon. Juste le nom de la couleur me lève le cœur.

— J'ai un nouveau rouge à lèvres. Saumon du Pacifique. C'est le nom de sa couleur. Ça fait exotique, hein? Le Pacifique... ça me rappelle tellement de souvenirs... le Nouveau-Brunswick, c'est magnifique! Je sais, je sais, je suis tellement chanceuse de pouvoir aller dans d'autres pays pour voir de belles affaires comme le Pacifique...

M'abstenir de penser. Maintenant.

— Pourquoi tu me regardes comme ça? Tu aimes pas mon rouge à lèvres?

— Non non, c'est juste que, le Nouveau-Brunswick, c'est pas dans un autre pays, pis que, le Pacifique, c'est pas du bord des Maritimes, c'est de l'autre bord.

— De l'autre bord de quoi?

— Ben... du Canada!

Elle me regarde avec un air aussi profond que l'œil de l'animal dont son affreux rouge à lèvres tient son nom.

— Pis? C'est quoi, le rapport?

— Ben... c'est juste que t'es pas obligée d'aller dans d'autres pays pour voir le Pacifique, t'as juste à aller en Colombie-Britannique. C'est tout près, juste cinq mille kilomètres.

— La Colombie, c'est pas de là que vient la majorité de la coke qu'on a ici?

— Euh... je sais pas, moi. De toute façon, je voulais pas parler de la Colombie, mais de...

Son regard devient de plus en plus poissonneux. Alors, je capitule.

— Laisse faire...

— Pis?

— Pis quoi?

— Mon rouge à lèvres?

Je n'en ai rien à foutre, de son rouge à lèvres. Voulez-vous bien me dire pourquoi elle met du rouge à lèvres dans une école de filles? Ah oui, j'oubliais! Les professeurs mâles! Je m'apprête à lui donner une réponse, mais je me retiens. Je dois faire une drôle de tête, puisque, fidèle à son habitude, Jessifée s'énerve.

— C'est le bouton que j'ai sur le menton que tu regardes? À ta place, je me regarderais dans le miroir avant de juger les autres.

Je rêve de sauterelles géantes, de belles, grandes, silencieuses sauterelles géantes, d'autant plus que, quand Jessifée s'énerve, sa voix nasillarde devient encore plus haut perchée et tout simplement insupportable.

— Je te regarde bizarre parce que t'as commencé à dire quelque chose que t'as pas fini, dis-je prudemment, de peur de déclencher une crise d'hystérie.

— Quoi?

— T'as dit: « On dirait qu'il se passe quelque chose. » Il se passe quoi, au juste?

— Ah oui. Il se passe que les filles de volley sont toutes enfermées dans le vestiaire.

Grosse nouvelle!

— Ah ! Bonne journée, là !

— Non, attends. C'est pas comme d'habitude. On les entend pas parler ni rire. Ni vomir, d'ailleurs...

Elle relève le menton, plisse les yeux et affecte un air mystérieux complètement raté.

— Je sais pas ce qui se passe. C'est comme si... y a comme un genre de... comme genre... Dans le fond, tu sais, quand genre style on dirait qu'il y a quelque chose qui va arriver.

— Y a une drôle d'ambiance ? Une atmosphère étrange ? Tu as un mauvais pressentiment ?

— Hé ! toi pis tes grands mots !

C'est « atmosphère » ou « pressentiment » qu'elle ne comprend pas ?

— Je le sais pas, moi, ce qui se passe ! reprend-elle. C'est tes amies, les filles de volley, qu'elle me répond d'un ton accusateur avant de disparaître aussi rapidement qu'elle est apparue.

Bien oui ! Mes amies. Ma meilleure amie joue au volleyball, mais les autres, je ne les connais pas tant que ça. En fait, je les connais parce que Florence m'en parle tout le temps. Je connais leur moyenne en volley, mais je connais aussi leurs histoires d'amour, leurs phobies, leurs tics nerveux, la date de leurs premières menstruations et leur régime alimentaire. Ou plutôt leur non-régime alimentaire. Je ne sais pas pourquoi, mais, en une seule année, il y a eu une hausse considérable du nombre d'anorexiques à mon école, surtout au sein de l'équipe de volleyball. Une joueuse s'est dit qu'elle ferait sans doute beaucoup plus de points si elle perdait dix livres, et puis une autre

s'est dit la même chose, mais en doublant la mise. Au bout d'un moment, la moitié de l'équipe avait développé une obsession pour le pèse-personne. Enfin, comme les filles de volleyball exercent une emprise considérable sur l'école, d'autres filles, tout aussi minces, en passant, se sont dit que, si les filles de volley avaient du poids à perdre, elles en avaient elles aussi. Et tout a dégénéré. À croire que c'est devenu une maladie contagieuse !

Les joueuses ont construit leur empire autour du vestiaire. C'est leur château fort. Du coup, les toilettes des vestiaires leur sont réservées. Elles ont fini par s'y sentir à l'aise, il faut croire. Elles ne se cachent même plus les unes des autres pour se livrer à leur maladie mentale. Parce qu'il faut être malade mental pour se faire vomir. Chaque fois que ça m'arrive, comme à Noël quand j'ai eu une gastro, parce que c'est toujours à Noël qu'on attrape une gastro, c'est la fin du monde. Je pleure et j'exige que ma mère me flatte le dos et me promette du bouillon de poulet. Mais, bon. Il paraît que je ne comprends rien parce que, moi, je suis maigre de nature. Pas mince, maigre. Je mange du Nutella à la cuillère pour engraisser. Ça, il paraît que c'est une chose que je ne peux absolument pas dire près du vestiaire des Girafes.

Ce n'est pas moi qui les nomme ainsi, c'est vraiment le nom de l'équipe de volleyball de l'école : les Girafes de Sainte-Marguerite. Elles portent bien leur nom, surtout à mes yeux de naine. Je mesure à peine cinq pieds.

À ce moment, mes cinq pieds et mes mains pleines de pouces se font bousculer par la porte du

vestiaire qui s'ouvre à la volée. C'est tout d'abord Karine, du haut de ses cinq pieds dix pouces et de ses trente-deux livres, qui sort en furie sans me consentir un regard ni même formuler une petite excuse de rien du tout. Elle est suivie de quatre de ses amies identiques, dont les noms le sont tout autant: Alexandra, Alexane, Ariane et Marianne. Deux d'entre elles essuient les larmes qui coulent le long de leur visage décharné. Je ne sais pas du tout où me mettre. Je ne sais jamais où me mettre. Je ne suis pas si encombrante, pourtant !

J'envisage sérieusement la poubelle lorsqu'une main amicale se pose sur mon épaule. C'est Florence. Merde. Elle ne sourit pas. Florence sourit toujours. Lorsqu'elle est fâchée, je me sens encore plus petite que je le suis. Poubelle, où es-tu ? J'ouvre la bouche pour tenter une question, mais me ravise. J'ai trop peur de dire une connerie. C'est Florence qui parle la première, comme toujours. Elle sait toujours quoi dire, Florence.

— Laisse faire, Cendre, c'est des histoires de Girafes.

Si ma meilleure amie m'appelle comme ça, ce n'est pas – enfin, je l'espère – parce que je sens le vieux cendrier à force de vivre avec une mère qui fume comme une locomotive du début du siècle dernier. C'est plutôt parce que je m'appelle Cendrine. Pas Sandrine, Cendrine. Pourquoi Cendrine et non Sandrine ? C'est ce que je me demande chaque fois que je dois épeler mon nom.

— Pourquoi est-ce qu'Alexandra et Alexane pleuraient ? que je demande prudemment.

— Voyons, Cendrine, arrête d'insinuer que les filles de volley se ressemblent tellement toutes qu'on n'arrive même pas à les différencier. C'est gossant !

Jessifée a raison, il se passe quelque chose de grave. Florence n'est jamais à pic comme ça. À moins que...

— Camille fait demander si tu as un tampon pour elle, dis-je innocemment.

— Non, je suis pas dans ma semaine. Pis, non, je suis pas SPM ! C'est juste que tu le sais, que les deux grandes brunes avec des mèches rouges, c'est Ariane et Marianne.

— Euh... vous vous êtes toutes fait faire des mèches rouges, la semaine passée.

— Ah ! Tu le sais, ce que je veux dire !

Non, justement, mais, bon, je ne m'obstine pas. Quand j'ai l'impression de me faire chicaner, surtout par Florence, tout ce que je sais faire, c'est ramper.

— Qu'est-ce qu'elles ont ?

J'ai dit ça d'une voix de bébé, une mauvaise habitude que j'ai prise. C'est pathétique !

— Un rendez-vous avec Gargamel.

Je m'apprête à demander des explications quand le reste de l'équipe sort du vestiaire avec la même face d'enterrement. J'entends les mots « expulsion » et « gros chien sale » avant de perdre Florence parmi ses semblables.

Gargamel. C'est quoi, cette histoire bidon ? Je poursuis ma route jusqu'à ma classe, en chassant les images des sauterelles géantes mouillées se collant à ma peau nue. Un jour, j'irai chez

le psychologue. Florence n'arrête pas de m'y encourager. En attendant, ça me fait des choses à raconter en arrivant à l'école. Justement, j'aperçois Camille qui gribouille dans son cartable, comme chaque matin avant les cours. Elle boit un immense café. Moi, je n'y ai pas droit, parce que c'est, selon ma mère, une boisson d'adulte. De toute façon, je suis tellement stressée que je n'ose même pas imaginer mon état si j'ingurgitais la quantité de café que Camille boit. Mais elle, c'est différent: si elle ne se livre pas à son vice d'adulte, elle dort sur son livre après quatre minutes de cours. Elle souffre d'hypersomnie: elle a de longues périodes de sommeil extrêmement profond, ce qui fait qu'il faut un bulldozer pour la réveiller le matin. Malgré cela, elle récupère très mal et elle est toujours fatiguée, ce qui fait qu'elle s'endort régulièrement pendant la journée, à n'importe quel moment. Ça peut être très divertissant, puisqu'en plus de ronfler et de baver, elle parle dans son sommeil.

— Tu as vu Florence, ce matin ?

— Non, me répond-elle sans lâcher des yeux les girafes qu'elle dessine.

— C'est juste qu'elle est bizarre.

— C'est à cause de Gargamel, me jette-t-elle, détachée.

Gargamel ? Encore lui ? C'est peut-être un nom de code pour une opération dont je ne suis pas au courant. Un truc super cool dont je suis exclue. Parano, disais-je plus tôt ?

— Gargamel ? Gargamel comme le méchant dans les schtroumpfs, là ?

— Genre.

— Genre ?

— ...

— Genre quoi ?

— ...

— Camille, je te parle !

— Quoi ?

— Genre quoi ?

— Quoi, genre quoi ?

— C'est quoi, l'histoire de Gargamel ?

— Gargamel, c'est le méchant dans les schtroumpfs, dit-elle le plus sérieusement du monde, sans lâcher son dessin.

— Je le sais, je viens de le dire !

Camille, elle est comme ça. Toujours en décalage. Elle me fait perdre mon sang-froid, parfois, et c'est un euphémisme.

— C'est quoi le rapport avec Gargamel, que j'articule, la mâchoire serrée.

— C'est quoi le rapport ? Couit'donc, tu étais où, toi, cette semaine ? Même moi, je sais c'est qui, Gargamel !

C'est vrai ça ! J'étais où ? Me semble que j'étais ici ? Attendez... Lundi, j'ai manqué l'école à cause des derniers détails concernant ma garde, vu le récent déménagement. Mardi, c'est le jour où j'ai rêvé que l'école s'était transformée en labyrinthe et où Jessifée avait les cheveux gras parce qu'elle avait soi-disant oublié de rincer son revitalisant ! Mercredi, je me suis réveillée en pleurant parce que j'avais rêvé que ma grand-mère se faisait frapper par une voiture et tout le monde avait remarqué que Jessifée essayait de cacher son

feu sauvage avec un fond de teint jaune orange. Hier, je me suis fait poursuivre par un clown-loup-garou et Jessifée avait échappé la bouteille de parfum dans son cou. Aujourd'hui, ce sont les sauterelles géantes et le rouge à lèvres saumon. Il me semble bien que j'étais ici, cette semaine.

— Ben, je sais pas, j'étais ici, non ?

Sur ce, le cours commence. Je vais devoir attendre. Comme elle éprouve certaines difficultés scolaires, contrairement à moi, Camille n'est pas du genre à parler pendant les cours, contrairement à moi fois mille.

Le cours de math me semble interminable. Je sais bien qu'un jour j'aurai trente ans et que je ne me souviendrai même plus de ce cours. Mais, vu d'ici, ça me semble impossible. Le temps s'étire tellement que j'ai l'impression qu'il suspend son cours juste avant que la cloche ne sonne. Je regarde autour de moi pour être certaine que je ne suis pas la cible d'un maléfice mystérieux qui aurait propulsé tout le monde sauf moi dans un vortex où le temps passe au ralenti. Mais non, comme d'habitude, les filles prennent des notes, s'écrivent de petits mots et gribouillent des noms de garçons dans leur agenda. Il n'y a que moi qui suis accrochée à la grande aiguille de l'horloge.

En retentissant, l'air de *Toréador, en ga-a-arde* me fait sursauter. Je ne l'attendais plus. Si un jour je rencontre la personne qui choisit les mélodies des cloches de fin de cours, je l'amène de force au psychologue avec moi. Je me jette sur Camille, mais trop tard, elle s'est jetée sur le prof avant moi.

Un amas de jupes d'horrible couleur se forme autour de son bureau. C'est le genre de chose qui arrive quand l'objet est de sexe masculin et a un physique potable. Sinon, la salle de classe se vide le temps de dire: «École de filles!» Camille est à peu près la seule qui ne pose pas de questions bidon en se tortillant une mèche de cheveux – quelle technique de séduction à la con! Je sais qu'elle est la seule à avoir une vraie question. Je vais devoir aborder l'affaire Gargamel avec quelqu'un d'autre, au risque de passer pour une dinde.

Voilà justement Annabelle, occupée à contempler le vide. En fait, elle fixe l'interphone situé au-dessus de la porte, comme s'il était possible d'y apercevoir le visage de la secrétaire, dont on entend la voix monotone. Je l'approche délicatement, sur mes gardes comme je le suis toujours avec elle. Je n'ai jamais compris Annabelle, même si je l'aime bien. Une semaine, c'est ma meilleure amie et elle insiste pour tout faire avec moi, l'autre, elle ne m'adresse même pas un regard. Et, quand elle est fâchée... il vaut mieux qu'elle ne soit pas fâchée contre vous. Là, elle semble écouter attentivement l'interminable liste de filles demandées au secrétariat ou pire, chez la directrice. Je ne comprends pas pour quelle raison on serait demandée au secrétariat. Ça ne m'est jamais arrivé et je vois encore cela comme un mystère.

— Jessifée Marquis est demandée au secrétariat, répète la voix éteinte de la secrétaire.

Jessifée fait une mine exagérément affolée.

— Ah non! Je vais rater mon père!

— Non. C'est plutôt ton père qui t'a ratée, dit méchamment Annabelle en ne s'adressant à personne.

Heureusement, la principale intéressée ne l'a pas entendue. Moi, je me bidonne en silence. Annabelle est la personne la plus drôle que je connaisse. Tout le monde veut s'asseoir avec elle le midi, vu qu'elle donne un spectacle d'humour gratuit. De cette façon, personne ne fait de commentaires sur son lunch. Ce qu'elle est intelligente, Annabelle ! Comme on dirait que c'est un bon jour pour elle et moi, je la regarde en riant de sa blague. Je m'apprête à lui demander qui c'est, Gargamel, quand je m'aperçois qu'elle me regarde d'un drôle d'air.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dis-je, presque effrayée.

— Ben, tu réagis pas ? me dit Annabelle. Ça fait trois fois que la secrétaire dit que tu es demandée chez la directrice.

Moi ? Chez la directrice ? Ce doit être une erreur. Mais non, j'entends bien mon nom, moi aussi. Je suis tellement intriguée que j'en oublie ma question primordiale sur Gargamel. Je me dirige vers la redoutable porte rouge derrière laquelle officie la directrice.



— Ça va bien, mademoiselle Senterre ? me demande-t-elle de sa voix de petite fille de sept ans.

J'ai beau la croiser presque chaque jour, je ne m'habitue pas, premièrement, à sa voix, mais

surtout à son physique particulier. Elle a un je-ne-sais-quoi d'animal, ou peut-être d'extraterrestre. Je crois que c'est à cause de la distance de ses yeux à son menton et de celle entre ses deux yeux. J'ai lu quelque part que les proportions du visage sont très importantes. Sans nous en rendre compte, nous repérons chez le sexe opposé l'individu qui présente les mêmes proportions que nous et nous en tombons amoureux, c'est aussi simple que ça. Comme c'est romantique ! À regarder les photos des six enfants difformes de la directrice, on dirait bien qu'elle a réussi à trouver quelqu'un de son... genre, pour ne pas dire de sa planète. Elle me regarde en silence avec une étrange expression. Il s'agit peut-être d'un sourire.

— Vous savez, mademoiselle Senterre, vu les circonstances, il est difficile d'agir autrement.

Elle insiste sur le mot « circonstances » en me couvant d'un regard complice grave. On dirait qu'elle s'attend à ce que je renchérisse sur son idée, mais je ne sais pas du tout de quoi elle parle.

— Nous avons pris des mesures pour contrer le phénomène, et cela implique des actions concrètes afin d'en arriver à des résultats concrets.

J'ai de bons résultats en français. Pourquoi donc ai-je l'impression qu'elle parle la langue de sa planète ? Je vous jure, on dirait qu'elle parle en italique.

— J'imagine que vous savez pourquoi vous êtes ici, mademoiselle Senterre.

— Franchement, pas du tout. Pour que je n'aie pas l'air niaiseuse, pouvez-vous m'expliquer ce qui se passe ?

— Mais voyons, personne n’a l’air niais, comme vous le dites. Mais je suis un peu surprise de votre... surprise. Notre invité spécial a commencé sa... hum... sa tournée spéciale depuis lundi.

Je la regarde avec des points d’interrogation dans les yeux. Pourquoi ai-je tout à coup l’impression qu’elle va me parler de Gargamel ?

— M. Gabanel m’a demandé de vous convoquer pour une... convocation préliminaire.

Je dois avoir le même air idiot depuis plusieurs secondes, puisque la directrice commence à perdre ses moyens et son beau vocabulaire flou.

— Vous allez donc subir une évaluation. Vos parents seront contactés d’ici peu. Selon son évaluation «sur le terrain» – elle mime des guillemets, anglais s’il vous plaît, avec ses gros doigts –, M. Gabanel vous estime bien en dessous de votre poids santé.

Je n’en crois pas mes oreilles ! C’est donc de ça qu’il s’agit ? De quelles pratiques morbides me soupçonne-t-il ? Moi qui suis complexée à cause de ma stature de petite fille de dix ans, moi qui porte plusieurs couches superposées pour avoir l’air d’avoir un peu de formes, moi qui envie toutes les filles qui ont des hanches, un ventre rond et des seins, quoi ! Le monde est-il si mal fait ? Je trouve la situation si irréaliste que je me mets à rire, d’un rire, ma foi, assez idiot.

— Ce n’est pas drôle du tout, mademoiselle Senterre. Nous prenons la situation très, très au sérieux. Et ce n’est pas parce que vous êtes en lice

pour le prix Méritas que vous vous en sortirez, soyez-en certaine.

— Mais vous ne comprenez pas ! Je mange du Nutella à la cuillère...

— Raison de plus pour consulter, me coupe-t-elle froidement. Nous ne négligerons pas les problèmes de boulimie non plus.

Elle se tait, surprise d'avoir entendu cet horrible mot sortir de sa propre bouche, comme s'il s'agissait d'un mot vulgaire, ou pire, d'un rot sonore. Après tous ses efforts pour demeurer autour du pot, quel échec ! Elle doit avoir la peur bleue que la position de son école chérie dans le palmarès des meilleures écoles du Québec dégringole aussi vite que la popularité d'une candidate d'*Occupation double* qui aurait été prise à se fouiller dans le nez par une caméra dissimulée dans un placard à balai. Il faut comprendre sa déception. Pauvre, pauvre petite directrice ! Mais surtout, pauvre moi ! Jamais je n'aurais cru un jour me retrouver dans le même pétrin que les Girafes. Je sens que ça va mal tourner. La prochaine fois que j'espérerai qu'il se passe quelque chose, je me contenterai de mes sauterelles géantes.